

## 24 images

24 iMAGES

# L'homme au crâne rasé *Zigrail* d'André Turpin

Gérard Grugeau

Number 78-79, September–October 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24304ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1995). Review of [L'homme au crâne rasé / *Zigrail* d'André Turpin]. *24 images*, (78-79), 86–87.

## L'HOMME AU CRÂNE RASÉ

par Gérard Grugeau



PHOTO: SALVATORE V. BARRERA

André (André Charlebois).  
«Investir seul d'autres paysages.»

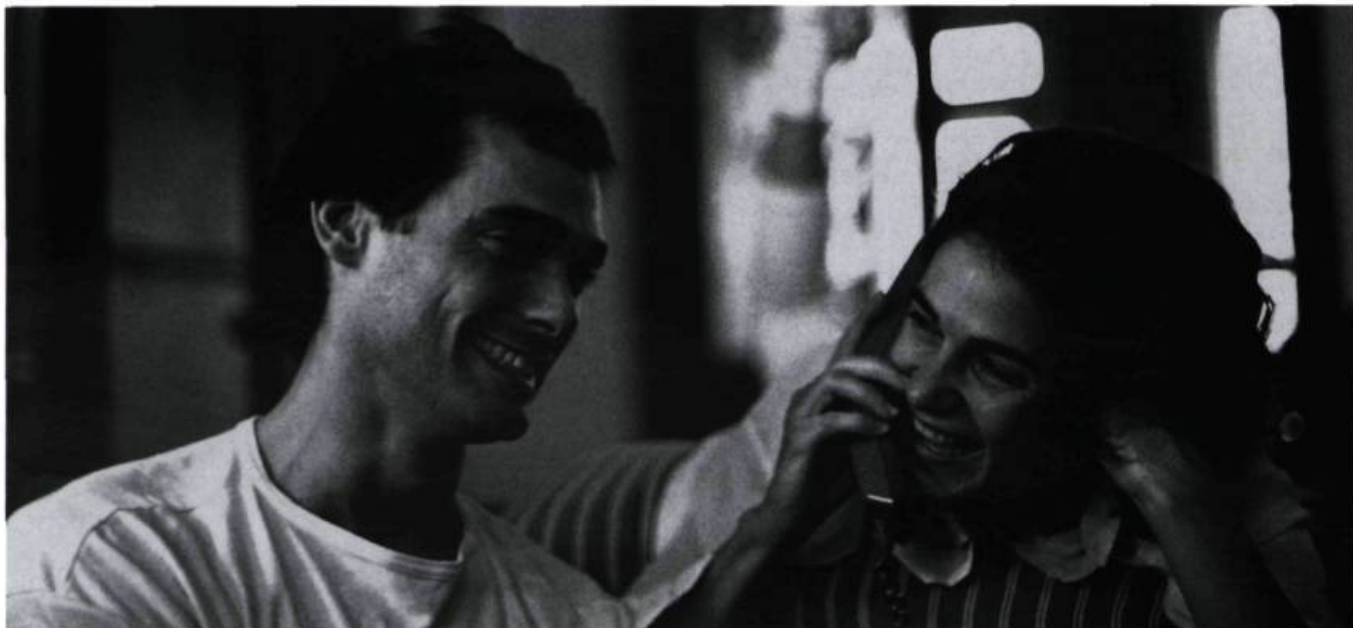
**P**rologue : plan fixe d'une scène de rue dans le port d'Istanbul projetée en accéléré, puis à 24 images/seconde (défilement standard) et au ralenti. D'emblée, André Turpin établit le programme de sa fiction. La matière première de *Zigrail*, son objet même, sera le temps: le temps du voyage physique, du voyage initiatique et du voyage à l'intérieur même du cinéma. Formé à l'université Concordia, Turpin sait que les grands cinéastes sont ceux qui savent se soustraire aux impératifs de la nécessité pour sculpter le temps comme un acte de foi, en restituer la durée, laquelle devient ainsi la substance même de l'image. Mettre à l'épreuve la temporalité du monde par l'intermédiaire du plan comme unité de mesure, et ce au risque de toutes les incertitudes, dont celle de perdre son personnage dans le tourbillon de sa quête: tel semble être le désir brûlant qui sous-tend *Zigrail*, premier long métrage atypique et singulier d'un enfant/mutant de cette fin de siècle, aussi sensible aux univers sans âge d'un Antonioni, d'un Wenders, ou d'un Tarkovski que perméable à l'exubérance sérielle des vidéoclips et au bombardement interactif propre à notre ère de l'informatique et du zapping.

Le voyage sera celui d'André, un jeune homme bohème de 27 ans, qui décide de lâcher amis et avenir professionnel (l'exploitation commerciale d'une tour de «bungee») pour aller rejoindre sa petite amie à Istanbul et la dissuader d'avorter de l'enfant qu'elle attend de lui. Voyage donc sur le thème du désir de paternité qui, au fil des étapes (France, Italie, Bulgarie, Croatie et Turquie), prendra de plus en plus les allures d'un voyage intérieur halluciné pour finalement déboucher sur la renonciation à l'objet de la quête (la relation amoureuse avec Kim et son aboutissement naturel: l'enfant), voire sur une réactualisation du désir: le besoin d'aller plus avant dans la connaissance de soi et d'investir seul d'autres paysages pour se coller à nouveau avec la peur et vivre ainsi sans attaches, dans l'illusion (?) d'une liberté chèrement acquise.

Et si la peur s'était imposée comme le véritable sujet fondateur de *Zigrail*? Une peur née dans les affres du tournage et qui aurait grandi subrepticement comme un redoutable monstre intérieur pour prendre peu à peu toute la place et contaminer littéralement le récit. Cette peur, c'est bien sûr la peur de l'Autre, la peur de soi surtout et, par ricochet, la peur au ventre du cinéaste qui remet, jour après jour, son propre désir de «paternité» en jeu pour finalement accoucher de l'enfant de son imaginaire dans les convulsions de la création. Une peur finalement propice à l'expression du délire paranoïde (plans hachurés, sonorités agressantes) qui remodèle le réel au gré de ses aberrations mentales pour accoucher d'un espace d'une angoissante étrangeté dont le personnage de l'homme au rasoir (possible double inquiétant d'André) pourrait être la figure obsessionnelle.

Dans une première partie montréalaise prometteuse, Turpin introduit ses personnages avec humour tout en installant rapidement une esthétique personnelle faite de ruptures audacieuses à l'intérieur desquelles se télescopent allègrement plans-séquences, jump cuts, déplacements caméra à l'épaule. De cette liberté de ton revendiquée comme aux beaux jours de la Nouvelle Vague ou du cinéma direct, de cette volonté d'expérimentation dans la réappropriation de la fic-





André Charlebois et Ariane Cordeau. «*Zigrail*, premier long métrage atypique et singulier d'un enfant/mutant de cette fin de siècle».

tion naît un espace ludique aux potentialités réjouissantes. À maintes reprises, Turpin prouve qu'il sait laisser au temps le soin de façonner le plan en repoussant la mort d'instants privilégiés qui vont s'éclipser à jamais (les adieux sur la route de Mirabel; André seul dans son appartement). Il réussit aussi à induire l'espace du rêve et ses contours incertains par le biais d'éléments décalés (porte qui s'ouvre et se ferme) qui égarent nos sens. En juxtaposant séquences fébriles et assourdissantes (arrivée à Paris) et plages contemplatives avec coupes franches dans la bande sonore (le retour au giron maternel), le cinéaste impose avec bonheur sa griffe dans l'organisation sensorielle de l'espace et du temps. Car *Zigrail* est avant tout un film physique, branché en permanence sur les émotions de son antihéros. La matière audiovisuelle exacerbée y progresse par avancées pulsionnelles et saute constamment dans le vide pour se rapprocher de plus en plus des abîmes du Moi. À l'image de ce saut en élastique (bungee) qui devient en quelque sorte le mouvement emblématique de la quête et la représentation mentale du cordon ombilical que le personnage s'apprête à couper. Difficile de tenir la route à ce rythme déstabilisant, obtenu à coups de dérapages successifs, qui cherche à allier simultanément mouvements prospectifs et introspectifs dans sa fuite indéfinie! Comme de raison, après deux séquences bien menées (avec la mère et la jeune Italienne) où Turpin suspend le temps et démontre un réel sens du dialogue, le récit subit rapidement une baisse de régime. Plus le personnage avance

et s'enfonce dans l'Europe profonde, plus la ligne narrative se délite et rend prégnante la minceur du propos, par un de ces effets pervers qui se retourne contre le film dans un dérèglement compulsif d'images cherchant vainement à masquer la soudaine vacuité de l'entreprise. À la décharge de Turpin, on peut certes trouver une certaine cohérence dans ce travail de décomposition, cette dérouté des sens et cette perte complète des repères qui collent au sujet — du moins un temps — tout en plaçant le spectateur et le personnage principal sur un pied d'égalité face au vertige de l'inconnu et à la recréation du sens, donc du monde. On peut arguer par ailleurs que cet autoparasitage de la narration donne lieu à certaines images saisissantes, épurées de tout pittoresque qui, visuellement, contribuent à la richesse formelle de l'ensemble. Mais un film se construit à même la rencontre combinatoire des plans. Sa poésie interne naît, pour reprendre les termes de Reverdy, de «la révélation d'un lien secret entre les choses». Et c'est dans l'agencement de cette architecture invisible structurante que Turpin perd pied et banalise son regard. Embourbé dans les méandres d'une dérive bientôt dépourvue de véritables enjeux dramatiques, le récit multiplie les effets gratuits et répétitifs (mouvements d'accélération et de décélération) et la mise en scène victime du dispositif de la sur-enchère visuelle et de la fragmentation du regard finit par faire système. À cause de l'inconsistance de son personnage principal, de sa propension au repli sur soi, de son impuissance à s'ouvrir vraiment à l'altérité,

*Zigrail* avance à la longue sans réel objet, sinon celui du plaisir vertigineux des images. Prisonnier d'une vision disloquée du monde plutôt schizophrénique, le film brûle et vit intensément dans sa quête effrénée de «l'image qui montre» mais, tout à son ardeur à confronter les paysages qu'il suscite, il en oublie au passage d'aller à la rencontre des êtres.

En installant le risque au cœur de sa démarche créatrice, Turpin fait néanmoins souffler un vent de renouveau sur le cinéma québécois. Réalisé en noir et blanc avec un petit budget (400 000\$) et une équipe légère, *Zigrail* fait l'école buissonnière loin des chemins conventionnels de la fiction et du scénario de béton. Il surprend comme son titre énigmatique qui invite au voyage et se nourrit à loisir de l'air d'un temps dépourvu de repères. André Turpin n'entend ni révolutionner quoi que ce soit, ni encore moins faire école. Et il se refuse surtout à servir de caution à ceux qui voudraient récupérer la relève cinématographique. Comme André, son alter ego, il cherche tout simplement sa propre «chambre des désirs» dans le désordre permanent des images et rêve déjà à son prochain départ qui lui permettra de reparcourir le cinéma dans un irrépressible besoin de ressourcement. ■

#### ZIGRAIL

Québec 1995. Ré.: André Turpin. Scé.: Turpin, Sophie Leblond et Sylvain Bellemar. Ph.: André Turpin. Mont.: Sophie Leblond. Int.: André Charlebois, Dorothee Berryman, Ariane Cordeau, Sonia Vigneault, Maria Luca. 74 minutes. Noir et blanc. Dist.: Alliance.